

ouvrière occidentale et à la vague de mouvements révolutionnaires qui a gagné le monde vers la fin de la première guerre mondiale, après la victoire de la révolution russe. Le développement ultérieur de la Russie soviétique en tant qu'**Etat ouvrier** dépendait des résultats des luttes révolutionnaires menées dans les autres pays et surtout dans les pays industrialisés de l'Europe de l'Ouest. Lénine, Trotsky et les autres dirigeants bolcheviks étaient parfaitement conscients de cet état de choses : ils savaient que seule une autre révolution pouvait être un allié authentique du pays de la dictature du prolétariat. Ainsi, l'idéologie et la politique extérieure de la Russie soviétique avaient, au cours de cette période, un caractère internationaliste.

Au fur et à mesure de la bureaucratisation de l'Etat soviétique et de la transformation du nouveau pouvoir en celui d'une classe dominante, la situation se modifiait. Le mouvement révolutionnaire perdit son rôle naturel d'allié. Tant qu'il restait subordonné aux directives de la bureaucratie soviétique, il pouvait servir de monnaie d'échange, de moyen au service des intérêts de l'Etat de l'U.R.S.S. (c'est-à-dire des intérêts de la bureaucratie dominante) dans sa rivalité avec le bloc impérialiste. La stabilisation du capitalisme et le reflux de la vague révolutionnaire à l'Ouest ont contribué à la bureaucratisation des partis communistes et à leur subordination aux directives du P.C.U.S. ; ce qui signifiait, en pratique, la subordination des intérêts de la révolution et de la classe ouvrière des pays capitalistes aux intérêts diplomatiques de l'heure de la bureaucratie soviétique. Nous en connaissons les conséquences.

Par contre, toute victoire d'une révolution autonome constitue un danger pour la bureaucratie. Par sa nature même, une telle révolution apparaît comme un acte souverain des masses populaires. Par conséquent, son exemple et ses idées contagieuses menacent l'hégémonie idéologique de la bureaucratie sur ses propres masses. De plus, les révolutions victorieuses ne se soumettent pas aux diktats de la bureaucratie soviétique, violant ainsi le monolithisme international de sa domination, ce qui est également dangereux pour son monolithisme intérieur. La victoire d'une révolution autonome après la seconde guerre mondiale eut lieu, pour la première fois, en Yougoslavie. Le deuxième pays fut la Chine. Nous en connaissons les conséquences. Voilà pourquoi la bureaucratie soviétique agit selon le principe : « le socialisme n'ira pas plus loin que notre armée ». Au nom de ce principe, elle a d'abord essayé de subordonner à ses propres dirigeants et à sa police la révolution espagnole ; au nom de ce principe, elle l'a plus tard trahie ; elle a interdit aux communistes italiens et français de mener une lutte révolutionnaire pour le pouvoir au cours de la situation révolutionnaire des années 1945-1946 ; elle a trahi la révolution en Grèce ; elle a tenté d'exercer une pression sur les communistes chinois pour les faire renoncer à la lutte contre l'armée de Tchang-Kaï-Tchek.

La libération d'un groupe important de pays de la domination capitaliste était — et ne cesse pas d'être — un facteur favorisant les luttes révolutionnaires contre l'impérialisme. Mais la bureaucratie de ces pays constitue un frein pour le développement de la révolution coloniale et la lutte de la classe ouvrière des pays capitalistes économiquement développés. Par sa politique extérieure qui se fonde sur le partage des zones d'influence avec l'impérialisme et sur le désir de sauvegarder le statu quo, par son idéologie justifiant cette politique, enfin par son influence sur les partis communistes officiels,